

ALAA EL ASWANY

**Au soir
d'Alexandrie**

roman traduit de l'arabe (Égypte) par Gilles Gauthier



ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

À Alexandrie, à la fin des années 1950, une bande d'amis se retrouve régulièrement au bar du restaurant Artinos, sur la corniche, pour de longues soirées animées durant lesquelles, l'alcool aidant, ils se plaisent à refaire le monde. Unis par un attachement profond à leur ville – presque un pays à part entière, même pour ceux qui viennent d'ailleurs –, ils sont divisés face à l'actualité nationale et au leader charismatique Gamal Abdel Nasser. Alors que l'Égypte connaît de profonds bouleversements sociaux et politiques, qu'advient-il de ces femmes et hommes épris de justice, de beauté et d'amour, acquis à la cause – ou à l'illusion – cosmopolite d'Alexandrie ?

Au sommet de son art, Alaa El Aswany compose une fresque humaine et historique tout en chatoiements tragiques, faisant une fois encore résonner avec brio les voix de personnages pris dans une tourmente qui les dépasse : la fin d'une époque.

AU SOIR D'ALEXANDRIE

ALAA EL ASWANY

Né en 1957 au Caire, Alaa El Aswany est romancier, nouvelliste, essayiste. Aujourd'hui interdite de publication en Égypte, son oeuvre a acquis une renommée internationale. Après le célèbre Immeuble Yacoubian, paru en 2006, Actes Sud a publié Chicago (2007), J'aurais voulu être égyptien (2009), Chroniques de la révolution égyptienne (2011), Automobile Club d'Égypte (2014), Extrémisme religieux et dictature (2014), J'ai couru vers le Nil (2018) et Le Syndrome de la dictature (2020).

DU MÊME AUTEUR

L'IMMEUBLE YACOUBIAN, Actes Sud, 2006 ; Babel n° 843.

CHICAGO, Actes Sud, 2007 ; Babel n° 941.

J'AURAIS VOULU ÊTRE ÉGYPTIEN, Actes Sud, 2009 ; Babel n° 1004.

CHRONIQUES DE LA RÉVOLUTION ÉGYPTIENNE, Actes Sud, 2011 ; Babel n° 1170.

AUTOMOBILE CLUB D'ÉGYPTE, Actes Sud, 2014 ; Babel n° 1344.

EXTRÉMISME RELIGIEUX ET DICTATURE. LES DEUX FACES D'UN MALHEUR HISTORIQUE, Actes Sud, 2014.

J'AI COURU VERS LE NIL, Actes Sud, 2018 ; Babel n° 1740.

LE SYNDROME DE LA DICTATURE, Actes Sud, 2020 ; Babel n° 1841.

Titre original :

Al-ashjâr tamsbi fi-l-Iskandariyya

Éditeur original :

Hachette Antoine

© Alaa El Aswany, 2024

Tous droits réservés

© ACTES SUD, 2024

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-19425-3

Illustration de couverture : © Chez Gertrud / Illustrissimo

ALAA EL ASWANY

Au soir d'Alexandrie

roman traduit de l'arabe (Égypte)
par Gilles Gauthier

ACTES SUD

*À mon cher ami Jean-Paul Capitani
qui avait aimé ce roman alors qu'il n'était qu'une idée
et qui a quitté notre monde avant de le lire.*

*La ville te suivra partout. Tu traîneras
dans les mêmes rues. Et tu vieilliras dans les
mêmes quartiers ;
c'est dans ces mêmes maisons que blanchiront
tes cheveux.
Toujours à cette ville tu aboutiras. Et pour
ailleurs – n'y compte pas –
il n'y a plus pour toi ni chemin ni navire.*

CONSTANTIN CAVAFIS, “La ville”,
in *En attendant les barbares et autres poèmes*,
Gallimard, 2003.

Traduction de Dominique Grandmont.
© Éditions Gallimard.

10 septembre 1964

Si vous allez pour la première fois chez Artinos, on a dû vous prévenir qu'il était impossible d'y trouver une table sans avoir réservé. On a dû vous raconter la mésaventure survenue à d'importantes personnalités égyptiennes ou étrangères : estimant qu'Artinos était un restaurant comme les autres, elles s'y étaient rendues sans prévenir. Le propriétaire Georges Artinos s'était excusé poliment mais fermement puis il leur avait proposé de prendre leur repas au comptoir. Certains avaient accepté, d'autres avaient quitté les lieux, mais tous avaient compris que, chez Artinos, les règles étaient faites pour être respectées. Dès que vous en franchissiez le seuil, vous compreniez que la réputation de ce restaurant était méritée. C'était sans conteste un des meilleurs d'Alexandrie et de toute l'Égypte. Le soir on dînait au son des mélodies d'Aram, un pianiste arménien, et chaque premier vendredi du mois, sans compter les fêtes de Noël, du Nouvel An, de Sham el-Nessim* et de Pâques, il y avait un bal. On pouvait voir sur les murs des photographies des célébrités égyptiennes et internationales qui l'avaient fréquenté : des acteurs de cinéma, des chanteurs, des musiciens, des sportifs et des hommes d'État.

Sur le mur en face de l'entrée, dans un cadre doré, il y avait un grand portrait de Sa Majesté le roi Farouk qui, en 1947, avait

* Sham el-Nessim est une fête du printemps qui remonte à l'époque pharaonique. Elle est fêtée le lundi de la Pâque copte par tous les Égyptiens. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

fait preuve de sa suprême bienveillance en octroyant au personnel d'Artinos l'honneur d'une visite royale.

Ce jour-là, le restaurant tout entier avait été privatisé à l'usage du roi, qui avait autorisé l'accrochage de cette photographie commémorative. En 1952, l'armée avait chassé le roi. Le propriétaire s'était alors débarrassé de son portrait et avait mis à sa place une photographie de la même taille des membres du Conseil de commandement de la révolution en uniforme, entourés par la foule. Cette photographie était restée accrochée pendant quelques années jusqu'à ce qu'Abdel Nasser reste seul au pouvoir et devienne président de la République. À cette époque Artinos était mort et c'était sa fille Lyda qui avait pris sa succession. Écoutant les conseils de plusieurs clients, elle avait enlevé la photographie des membres du Conseil de commandement de la révolution et accroché à sa place un portrait grandeur nature du seul Abdel Nasser, dans un cadre dont le prix avait atteint la valeur d'une livre. À l'exception des portraits officiels, le restaurant restait inchangé, toujours au sommet. Bien sûr, certains de ses anciens clients avaient quitté l'Égypte mais la plupart étaient restés fidèles à Artinos. Pour leur part, les membres des nouvelles classes dirigeantes – les officiers et leurs familles – n'aimaient pas ce restaurant. Ils avaient le plus vif désir de mener la belle vie et d'imiter, en tout, les aristocrates. On leur avait accordé gratuitement, ou avec des loyers symboliques, des maisons et des appartements luxueux, arrachés aux "ennemis du peuple" par l'administration des biens sous séquestre. Ils avaient été admis gratuitement dans des clubs renommés comme le Gezireh ou le Sporting. Ils envoyaient leurs enfants dans les écoles les plus prestigieuses. Tout cela était à la disposition des nouveaux dirigeants, mais ils étaient gênés chez Artinos, l'atmosphère leur paraissait étouffante. La carte était rédigée en français sans traduction et les noms des plats étaient si longs et si compliqués qu'il leur était impossible de les retenir et même de les prononcer correctement. Entre le moment où ils entraient et celui où ils payaient l'addition, ils se heurtaient à toute une étiquette qu'ils ignoraient. Tout cela les empêchait de jouir de leur position comme ils l'auraient voulu. Ils évitaient donc Artinos et ils lui préféraient des restaurants orientaux où ils étaient fêtés

sans réticence et où ils trouvaient une nourriture qu'ils connaissaient et qu'ils aimaient.

Chez Artinos tout était propre et raffiné : les nappes, les verres, les assiettes et même les toilettes qui étaient l'objet d'un soin particulier. Les employés étaient très distingués. À l'accueil il y avait Kamel, puis la belle Christina qui, avec son sourire enjôleur, vous remettait un numéro en prenant votre manteau. Les garçons portaient une veste rouge, une chemise bien repassée d'un blanc éclatant et un pantalon noir, leur menton était rasé de près, leurs cheveux bien peignés et leurs ongles proprement taillés, ce que Georges Artinos contrôlait lui-même méticuleusement avant de les autoriser à prendre leur service. Les serveuses belles et élégantes étaient vêtues de blanc et de rouge, coiffées avec soin, légèrement maquillées et elles devaient rester minces. Georges Artinos, puis sa fille Lyda mettaient en garde celles qui prenaient du poids : si elles n'en tenaient pas compte, elles étaient renvoyées sans hésitation. Le local se composait de deux étages. Le restaurant était au rez-de-chaussée, avec une entrée côté mer et une autre qui donnait sur le tram. Au second étage il y avait deux salons privés et un petit bar.

En plus de l'excellente nourriture, des alcools, des vins vieux importés et de la musique, ce qui attirait le plus les clients d'Artinos, c'était leur sentiment de distinction. Dès que l'on entrerait dans le restaurant on sentait que l'on était une personne importante, on avait l'impression de bouger devant des caméras ou de vivre un moment historique, en quelque sorte. La chaleur de l'accueil que l'on y recevait n'était ni artificielle ni commerciale, et cela grâce à Georges Artinos, qui disait toujours à ses employés :

— N'oubliez surtout pas que les clients paient vos salaires. Ils ont choisi notre restaurant au détriment de dizaines d'autres. Il faut qu'ils sentent que vous êtes heureux et reconnaissants de leur présence.

Si votre table se trouvait près de la fenêtre, côté mer, à six heures du soir vous aperceviez une Ford décapotable, modèle 1957, aux sièges recouverts d'un beau cuir rouge. Dès que la voiture apparaissait, le portier se précipitait pour ouvrir sa portière. En descendait

un jeune homme d'une grande beauté vêtu d'une façon originale, avec une touche de désinvolture qui lui donnait un charme particulier. Si vous ne connaissiez pas ce jeune homme, vous imaginiez à coup sûr qu'il s'agissait d'une vedette de cinéma ou de l'heureux rejeton d'une famille riche. Mais, à votre grand étonnement, vous découvriez qu'il travaillait au restaurant. Il apparaissait tout à coup devant vous vêtu de sa veste rouge et de sa chemise blanche, avec un nœud papillon noir. Il se penchait vers vous et vous disait avec un sourire plein de sollicitude :

— Bonsoir, je suis Carlo Sabatini, le maître d'hôtel. J'espère que tout va bien.

Lyda Artinos tenait le restaurant depuis le matin jusqu'à six heures de l'après-midi puis elle en laissait la direction à Carlo Sabatini. Si l'on comparait le restaurant à un orchestre, Carlo en était le chef. C'était lui qui dirigeait les artistes et leur donnait le rythme qui conférait à la mélodie sa force et son émotion. Carlo avait un œil sur tout le monde, à commencer par les cuisiniers qu'il allait voir de temps en temps pour s'assurer que leurs vêtements étaient propres et qu'ils portaient bien leur toque. Il contrôlait leur travail et leur donnait des instructions précises dont il suivait l'exécution avec rigueur. Ensuite Carlo observait soigneusement les garçons pour s'assurer qu'ils respectaient bien les consignes et il veillait également sur les clients qu'il servait avec empressement et considération. Il accordait une importance particulière à ceux qui venaient pour la première fois et qui étaient intimidés par son éclatante beauté et son charme cinématographique. Il dissipait rapidement leur gêne par un comportement professionnel extrêmement attentionné. Il ramassait lui-même leurs assiettes, changeait leurs cendriers, allumait avec son propre briquet leurs cigarettes comme pour leur dire :

— Vous voyez, je suis à votre service.

Le restaurant fermait officiellement ses portes à minuit. Alors le visage de Carlo perdait l'expression cérémonieuse et empressée avec laquelle il servait les clients, au profit d'un air aimable et familial. Il montait au petit bar du premier étage où il accueillait un groupe d'amis qui avaient donné à leurs retrouvailles nocturnes le nom de Caucis.

C'était leur ami le consul américain à Alexandrie qui leur avait ironiquement attribué ce sobriquet. Il leur avait expliqué que le mot Caucus s'appliquait à des rencontres périodiques de gens partageant les mêmes préoccupations politiques. Les fonctions du consul avaient pris fin depuis des années mais les membres du Caucus continuaient à appeler ainsi ces rencontres tardives où ils lâchaient les rênes aux pensées que la boisson faisait jaillir sans contrôle et sans limite. Certains dînaient au restaurant avant de monter au bar par l'escalier principal, tandis que les autres passaient directement par une petite porte qui donnait sur la rue du tram et conduisait par l'arrière à un escalier dont peu de gens connaissaient l'existence. Les membres du Caucus poursuivaient leurs agapes aussi longtemps qu'ils le voulaient. Carlo les servait, en échange d'un pourboire généreux qu'ils lui donnaient de bonne grâce.

Ce soir-là, le Caucus était réuni au complet : à l'extrémité du bar était assis l'avocat Abbas el-Qosi vêtu d'un costume gris clair, d'une chemise blanche et d'une cravate bleue. À ses côtés se trouvait son épouse Noha Shawarbi (fille du défunt Ismaïl Pacha Shawarbi), une belle femme dans la trentaine, au teint mat, qui travaillait comme guide touristique. Lyda Artinos, la propriétaire du restaurant, était à l'autre bout. À ses côtés, comme toujours, il y avait le peintre Anas el-Saïrafi avec son nœud papillon couleur bordeaux sur une chemise blanche et une veste bleue en lin. Au centre du bar se trouvait Tony Kazzan, un gros homme placide dans la quarantaine, vêtu d'un pantalon et d'une chemise aux larges rayures bleues. Ses sourcils étaient fournis et l'épaisse toison qui recouvrait sa poitrine dépassait dans son cou. Il arborait un air innocent, badin. Tony avait l'habitude de faire chaque soir un détour chez Artinos pour y boire quelques verres avant de rentrer chez lui. Aux premières gorgées de whisky son visage s'épanouissait et, plein de bonne humeur, il regardait autour de lui à la recherche de quelque chose de drôle. Entre Tony Kazzan et Noha Shawarbi était assise Chantal Lemaître, propriétaire de la fameuse librairie Balzac, rue Fouad. C'était une Française mince, d'une quarantaine d'années, avec de beaux traits, marqués néanmoins d'un certain trouble. Son apparence avait

quelque chose d'étrange, de déplacé, qui, à la fois, dérangeait et suscitait de la sympathie. Malgré son agitation et les problèmes qu'il lui arrivait de provoquer au cours de la soirée, les membres du Caucus l'aimaient bien et elle leur manquait si elle était absente. Lorsqu'elle se trouvait avec eux, ils parlaient français. Chantal était une personnalité connue à Alexandrie et elle jouissait d'une grande popularité auprès des gens cultivés qui achetaient chez elle des livres et des revues en langue française. Grâce à ses vastes relations elle avait été épargnée par la décision qu'avait prise le gouvernement égyptien d'expulser les Français résidant en Égypte, à la suite de la participation de la France à l'agression tripartite* de 1956. Chantal buvait toujours avec excès et son ivresse passait par trois phases : les premiers verres faisaient planer sur elle une sorte de mélancolie qui lui donnait un air timide et doux. Lorsqu'on lui parlait elle répondait gentiment avec un sourire aimable. Puis, à mesure qu'elle avançait dans la boisson, commençait la deuxième phase, celle de la gaieté et de l'agitation : elle battait des mains, dansait, riait aux larmes. Alors venait la troisième étape, celle de l'amertume. Elle observait ce qui se passait autour d'elle avec une expression de colère et de réprobation, comme si, victime d'une grave injustice longuement subie, elle avait maintenant décidé de dévoiler la vérité à tous. Ce soir, Chantal avait bu une bouteille de rosé et elle était allée aux toilettes en titubant un peu, puis à son retour elle avait demandé un nouveau verre qu'elle avait siroté en regardant l'assistance avec un sourire provocateur.

— *Attention tout le monde*** ! s'était-elle écriée tout à coup.

Les personnes présentes l'avaient alors regardée et elle avait poursuivi gaiement :

— C'est un avertissement que j'adresse à tous les membres du Caucus. Les hommes qui ont de beaux yeux doivent les cacher derrière des lunettes noires, sous peine d'être arrêtés par la police militaire.

* Attaque lancée contre l'Égypte par la France, la Grande-Bretagne et Israël à la suite de la nationalisation du canal de Suez.

** En français dans le texte.

— Carlo est le seul concerné, dit Abbas el-Qosi dans un grand éclat de rire. Nous, nous n'avons rien à craindre.

— Ce sont les officiers de la police militaire, et eux seuls, qui décident de la beauté de vos yeux, répliqua Chantal.

— Ma chère Chantal, intervint Tony en riant, tu es à nouveau ivre et tu dis des sottises.

— Tony, je ne dis pas de sottises. C'est toi qui ne sais pas ce qui se passe à Alexandrie.

— Ce que dit Chantal est réellement survenu la semaine dernière sur la plage de Maamoura, approuva alors Anas d'une voix rauque. Il y avait un concours entre des jeunes hommes pour choisir celui qui avait les plus beaux yeux d'Alexandrie. Lorsque Gamal Abdel Nasser a lu les journaux, il a envoyé la police militaire arrêter tous les candidats au titre.

— C'est étrange. Pourquoi les a-t-on arrêtés ? demanda Lyda.

— Parce qu'il n'est pas convenable qu'un jeune homme se glorifie de la beauté de ses yeux, répondit Anas en persiflant. Il doit se glorifier de la qualité de son travail, du niveau de son éducation... Se glorifier de sa beauté est une obscénité et une marque de légèreté qui n'ont pas leur place dans notre société socialiste.

— Qu'ont-ils fait des jeunes gens qu'ils ont arrêtés ? demanda Carlo.

— Ils leur ont rasé la tête, répondit Anas en faisant tourner son verre entre ses paumes, et les ont envoyés dans une caserne pour leur apprendre à être des hommes.

Il y eut un moment de silence.

— Le président Abdel Nasser nous protège contre nos mauvais penchants, reprit-il.

Il sirota alors son verre puis alluma une cigarette.

— Ce qui se passe en Égypte est complètement absurde... ajouta-t-il. Abdel Nasser organise un sommet auquel assistent les présidents et les rois de treize pays arabes. Ce qui est drôle, c'est que la moitié d'entre eux ont de mauvaises relations avec lui. Il les attaque violemment dans ses discours et, malgré tout, ils accourent dès qu'il les invite.

— Tous ces chefs d'État arabes viennent au Caire contraints et forcés, lui dit Chantal. La popularité d'Abdel Nasser est

extraordinaire dans le monde arabe. S'ils ne répondaient pas à son invitation, leurs peuples se dresseraient contre eux.

Anas resta un instant silencieux.

— Je suppose que ton analyse est correcte, dit-il. L'objectif proclamé de ce sommet est de lutter contre le colonialisme mais je ne comprends pas... Si Abdel Nasser veut lutter contre le colonialisme, pourquoi ne le fait-il pas en secret ? Pourquoi annonce-t-il son plan dans une conférence générale devant les caméras de télévision ?

— Abdel Nasser veut s'affirmer comme le leader de la nation arabe, dit Abbas en souriant. Et puis, comme n'importe quel dictateur, il est narcissique, il ne supporte pas d'être un seul instant loin des lumières et des caméras.

— Abbas et Anas, vous n'êtes pas fatigués de critiquer Abdel Nasser ? s'écria Chantal. J'ai vraiment pitié de vous... tous ces bavardages pour rien... Tous les Égyptiens aiment Abdel Nasser.

— Ce n'est pas vrai. Il y a des Égyptiens qui le détestent, protesta Noha.

— Ceux qui détestent Abdel Nasser sont une petite minorité sans influence, répliqua Chantal.

— Ce n'est pas une question d'amour ou de haine, répondit Abbas, c'est une question de principe. Moi, je suis opposé à n'importe quel dictateur, quelle que soit sa popularité et quelles que soient ses réalisations.

— Je suis d'accord avec Abbas, ajouta Anas. Je refuse la dictature et je déteste les slogans. Les slogans portent toujours en eux quelque chose de faux et de maléfique qui prépare le terrain aux crimes. C'est ce que nous enseigne l'histoire.

— Opposez-vous autant que vous voudrez, dit Chantal en riant, mais il y a des vérités qu'il faut reconnaître. Les Égyptiens ont foi en Abdel Nasser, ils l'adorent, exactement comme leurs ancêtres de l'époque pharaonique adoraient le souverain divin. Abdel Nasser peut, d'un signe de la main, mettre en mouvement des millions d'Égyptiens pendant que les membres du Caucus vont tous les soirs chez Artinos boire leur whisky et énoncer des théories que personne n'écoute en dehors d'eux. Est-ce que ce n'est pas pitoyable ?

— Je n'abandonnerai jamais mes convictions, réagit Abbas.

— Peux-tu nier qu'Abdel Nasser a réalisé des projets utiles aux Égyptiens ? demanda Chantal.

— Le plus utile, pour les Égyptiens, c'est de pratiquer la démocratie.

— Abbas, sois objectif s'il te plaît... Que penses-tu de la gratuité de l'enseignement, des nouvelles usines... ? Que penses-tu du barrage d'Assouan ? Ça, c'est une réalisation historique !

— Toutes les réalisations d'un dictateur ressemblent aux châteaux que les enfants construisent avec du sable. Il suffit d'une vague pour les détruire.

Anas se tourna vers Tony Kazzan.

— Pourquoi ne participes-tu pas à la conversation ? demanda-t-il en souriant.

— La politique ne m'intéresse pas.

— Mon cher Tony, tu es l'un des plus grands soutiens d'Abdel Nasser. J'ai vu de mes yeux les ouvriers de ton usine brandir de grandes banderoles sur lesquelles était écrit : "Nous faisons allégeance à Abdel Nasser, le héros de la nation arabe."

— Je ne veux pas parler de ça, répondit Tony, mécontent.

Anas tapota les épaules de Tony.

— Tu n'as pas à avoir honte d'aimer Abdel Nasser, dit-il. On sait bien que tu luttas contre l'impérialisme, où qu'il se trouve.

Tout le monde éclata de rire, mais Tony garda son sérieux.

— D'abord tes plaisanteries sont stupides, répondit-il. Ensuite, je ne suis ni pour ni contre Abdel Nasser. Je me fiche de savoir qui gouverne l'Égypte. Si j'étais dans n'importe quel autre pays, cela ne m'importerait pas davantage. Je veux seulement pouvoir travailler et réussir sans tracasseries.

— Je suis d'accord avec Tony... approuva Lyda. Je crois que la plupart des Égyptiens raisonnent de cette manière. Le plus important, c'est de travailler, de gagner de l'argent et de vivre.

Chantal termina son verre et fit signe à Carlo de lui en verser un autre.

— Avec tout mon respect, Anas et Abbas, vous vivez tous les deux dans une bulle pleine d'idées et de théories, dit-elle, péremptoire. Vous êtes coupés de la réalité et vous ne comprenez pas le peuple. Dans toute leur histoire les Égyptiens n'ont jamais connu autre chose que la tyrannie. C'est pour ça que

leur nature est soumise et qu'ils se sentent en sécurité à l'ombre d'une dictature.

— Ce n'est pas vrai, réagit Abbas.

— La soumission des Égyptiens est une réalité historique.

Chantal avait prononcé ces mots avec assurance.

— Ma chère Chantal, je te trouverai des livres sur la lutte des Égyptiens pour la liberté, répondit Anas en souriant calmement. Tu découvriras alors que tu te trompes et tu nous devras des excuses publiques.

— Tu viens de dire que tu n'aimes pas les slogans, répliqua Chantal, et te voilà qui les utilises. J'aime beaucoup les Égyptiens mais je les vois tels qu'ils sont réellement et non pas tels que je voudrais qu'ils soient. Les Égyptiens sont civilisés, intelligents, bons et spirituels, mais ils sont soumis au pouvoir. C'est dans leur nature. Lis les Mémoires de Clot Bey, le médecin français qui a vécu en Égypte à l'époque de Mohammed Ali et qui a fondé la première école de médecine en Égypte. Clot Bey a écrit que les paysans égyptiens n'étaient pas faits pour la révolution. Ils pouvaient parfois se soulever et s'opposer à l'oppression, mais soudain, en pensant aux conséquences de leur révolte, ils prenaient peur et se soumettaient à nouveau au pouvoir.

— Clot Bey peut bien écrire ce qu'il veut, mais l'histoire montre que les Égyptiens ont accompli de grandes révolutions, répondit Anas.

Dans l'assistance s'éleva un tumulte de voix qui obligea Carlo à taper avec une cuillère sur un verre vide.

— Du calme, s'il vous plaît. On ne s'entend plus.

— Vraiment, je n'aime pas du tout cette conversation, s'emporta Lyda. Pourquoi voulez-vous considérer les Égyptiens soit comme des héros, soit comme des opprimés. Pourquoi jugeons-nous les Égyptiens en fonction de nos attentes à nous ? Pourquoi ne comprenons-nous pas leur logique à eux ? L'Égyptien a des priorités que nous devons respecter. Il lutte chaque jour féroce pour nourrir ses enfants et leur fournir la meilleure éducation. Est-ce que ce n'est pas là un superbe combat ?

— Chantal croit que les Égyptiens n'ont pas besoin de la liberté, à l'inverse des peuples occidentaux, répliqua Anas. C'est un point de vue raciste.

— Je ne suis pas raciste. Je ne te permets pas ! s'écria Chantal, en colère.

— Je peux dire ce que je pense ? demanda Noha Shawarbi avant de boire une gorgée de bière. Je vous prie de ne pas vous mettre en colère contre moi mais je crois que Chantal a raison... Les Égyptiens sont réellement soumis par nature et ils obéissent à n'importe quel dirigeant aussi longtemps qu'il reste au pouvoir. Mon travail de guide touristique m'oblige à étudier l'histoire. Les Égyptiens ont toujours observé de loin les luttes pour le pouvoir, puis ils ont chaque fois accordé leur obéissance au vainqueur.

— Ce sont des mots en l'air. Ce que tu dis ne repose sur rien.

Anas avait prononcé calmement ces mots. Noha y répondit avec vivacité.

— Tu veux des preuves ? Bon... La preuve c'est ce qui s'est passé dans ma famille. Mon père Ismaïl Shawarbi était un authentique patriote. Après avoir obtenu un doctorat en droit à la Sorbonne, il a refusé toutes les offres qui lui étaient faites en France. Il a décidé de retourner en Égypte pour transmettre sa science aux étudiants égyptiens. Lorsqu'il est devenu ministre de la Justice, son salaire a été, à sa demande, distribué aux plantons du ministère. Mon père a consacré toute sa vie au service de son pays, au sens propre du mot. Ensuite les militaires ont fait leur coup d'État. Mon père a été emprisonné et les terres qu'il avait héritées de ses ancêtres ont été confisquées. Ils lui ont pris cinq mille feddans en une journée. Lorsque je reviens maintenant sur ce qui s'est passé, je ne comprends pas comment mon père a pu rester ferme jusqu'au bout. Mon père a été présenté au tribunal militaire et lorsque le juge lui a dit qu'il était accusé de corruption, il a souri et répondu : "J'ai travaillé bénévolement et je n'ai pas touché une seule livre du gouvernement égyptien. Où est donc la corruption ?" Alors le juge a répondu : "Vous êtes accusé de corruption politique." Mon père a répliqué d'une voix forte en plein tribunal : "J'ai été ministre du gouvernement du Wafd*. Nous sommes parvenus

* Le parti Wafd a été fondé au moment de la révolution de 1919. C'était un parti nationaliste qui visait à obtenir la fin de la présence britannique. Ce

à nos fonctions par des élections libres tandis que vous êtes arrivés montés sur vos chars. Où est la corruption ?”

— C’était très courageux, l’interrompit Anas.

— C’était un grand homme, que Dieu l’ait en sa sainte garde, ajouta Abbas.

— Et comment ont-ils réagi ?

— Bien sûr cela a fait un grand bruit au tribunal et le juge a demandé au greffier d’effacer les propos de mon père du procès-verbal, puis on l’a condamné à quatre ans de prison, répondit Noha en souriant. Il en est sorti malade et il est mort.

— C’est triste, murmura Carlo en versant lentement – pour qu’elle ne mousse pas – la bière dans le verre de Noha, qui en but une gorgée.

— La question que je pose, mes amis, ajouta-t-elle, c’est : qu’a fait le grand peuple égyptien pour mon père qui avait combattu pour lui tout au long de sa vie ? Les collègues de mon père et ses élèves de la faculté de droit se sont-ils montrés solidaires ? Quelqu’un lui a-t-il apporté son appui lorsqu’il s’est trouvé injustement en prison ? Quelqu’un nous a-t-il aidés, mon frère Mustapha et moi, alors que nous vivions dans la pauvreté à la suite de l’emprisonnement de mon père et de la séquestration de ses biens ? Absolument pas. En dehors d’un ou deux amis seulement, tout le monde nous a reniés, personne ne nous a soutenus. Les gens dont mon père avait passé sa vie à défendre les droits ne se sont pas contentés de l’abandonner dans son épreuve. Nombre d’entre eux se sont réjouis lorsque ses terres ont été séquestrées. Considérant qu’il était un symbole de l’ordre ancien, ils ont évité d’avoir des relations avec lui. L’ingratitude des gens est ce qui a le plus fait souffrir mon père. Quelques jours avant sa mort, je lui ai demandé : “Si tu revenais en arrière, retournerais-tu en Égypte et quitterais-tu la France ?” Il m’a répondu : “Oui, je ferais la même chose. C’était mon devoir envers mon pays. La seule différence, c’est que je

parti se trouvait souvent dans l’opposition à la monarchie, parfois au pouvoir. Son idéologie libérale et le recrutement social de ses cadres en feront la cible des attaques du régime nassérien dont un des premiers actes a été l’interdiction des partis politiques autres que le parti unique au pouvoir.

n'attendrais aucune gratitude ni aucun soutien de la part des Égyptiens. Je les connais maintenant.”

Noha se tut un instant.

— Les Égyptiens ont fait plus de mal à mon père qu'Abdel Nasser, poursuivit-elle tristement.

— Cette histoire est triste mais elle confirme mon point de vue, intervint alors Chantal. Je crois que c'est la religiosité des Égyptiens qui est la cause de leur soumission. Lorsqu'ils se libéreront du pouvoir de la religion, ils parviendront à la justice et à la liberté.

— Pardon, qu'est-ce que la religion a à voir avec cette question ? demanda Lyda.

— La religion vous fait accepter l'oppression et attendre la justice dans l'autre vie. La religion vous entraîne à obéir. Vous obéissez à Dieu puis vous obéissez aux hommes de religion, ensuite vous obéissez à votre mari et il est donc facile qu'ensuite vous obéissiez au dictateur. Le mariage, comme la religion, conduit à la soumission.

— Chantal, je crois que tu mélanges tout.

— Si tu réfléchissais un peu, tu découvrirais que j'ai raison. Le mariage, dans son essence, est un contrat de propriété du mari envers sa femme.

Noha se retourna vers Abbas en souriant.

— Abbas, s'il te plaît, donne-moi le contrat de propriété par lequel tu m'as achetée.

Tout le monde éclata de rire.

— Noha, c'est toi qui es en charge du cinéma, au Caucous, dit Tony pour changer de sujet. Quel film t'a plu récemment ?

— Malheureusement les films étrangers sont projetés en Égypte longtemps après leur sortie dans leur pays d'origine, répondit Noha.

— Bien sûr, persifla Anas, il faut que le censeur vérifie que le contenu du film ne menace pas l'État et ne fracture pas le front intérieur.

— La semaine dernière, poursuivit joyeusement Noha, j'ai vu avec Abbas *La Nuit* d'Antonioni au cinéma Amir.

— Mes amis je vous mets en garde contre ce film ! s'écria Abbas. Deux heures de torture.

Chantal le regarda d'un air réprobateur.

— Tu n'aimes pas le film d'Antonioni ?

— Il est très ennuyeux.

— Antonioni décrit des personnages qui souffrent de l'ennui.

— Ce n'est pas nécessaire qu'ils transmettent cet ennui aux spectateurs.

— Tu as raison, Abbas, approuva Anas. Dans l'art, il y a une différence entre le contenu et le style. Lorsque l'artiste décrit des personnalités grossières, il n'est pas nécessaire que le style soit grossier. Un bon artiste est capable d'exprimer d'une façon belle les choses les plus laides.

— Antonioni est l'un des plus grands réalisateurs du monde, affirma Chantal sur un ton de défi.

— Chantal, pourquoi est-ce que tu nous provoques sans cesse ? demanda Tony, vexé. Même si Antonioni est le plus grand des réalisateurs de l'histoire, on a le droit de ne pas aimer ses films.

— Abbas et moi nous ne sommes pas du même avis au sujet d'Antonioni, intervint Noha en souriant, mais nous admirons tous les deux un autre film, *Le Visage du plaisir*. Vivian Leigh joue le rôle d'une actrice vieillissante qui se retire à Rome, où elle tombe amoureuse d'un gigolo italien qui l'exploite et la fait souffrir.

— J'ai vu ce film à Paris et je l'ai aimé, se lança Chantal, mais je ne crois pas que vous soyez capables de comprendre les sentiments de l'héroïne.

— Comme tu es gentille, Chantal, ce soir ! s'écria Anas.

Ils éclatèrent tous de rire. Chantal vida son verre et fit signe à Carlo de le remplir à nouveau.

— Riez autant que vous voulez, ajouta-t-elle. Mais ce que je dis est vrai. Vous avez compris que l'héroïne était abusée par le gigolo italien, mais ce n'est pas vrai. Elle savait qu'il n'était qu'un vulgaire gigolo et elle ne lui accordait pas sa confiance, mais ce garçon banal avait su exciter son désir. Le désir sexuel est un sujet mystérieux que personne ne peut complètement comprendre.

— Le film est simple et clair, répliqua Anas, un brin provocateur. C'est un gigolo qui fait marcher une femme âgée. Pourquoi tout ce pédantisme ?

Chantal se mit alors en colère.

— Je ne suis pas pédante, Anas. Tu ne veux pas comprendre. Je t'ai dit que tout ce qui concerne le désir est compliqué. Je peux te donner des exemples dans ma vie. J'ai vécu des années avec un homme et nous avons d'excellentes relations sexuelles, puis j'ai découvert qu'il aimait aussi faire l'amour avec des garçons. Je n'ai pas renoncé... Je voulais le garder. J'ai coupé mes cheveux pour avoir l'air d'un garçon et je lui ai demandé de faire avec moi au lit la même chose qu'avec eux.

— Chantal, l'interrompt Carlo, veux-tu que je t'appelle un taxi ?

— Je conduirai moi-même ma voiture. Sers-moi un autre verre.

— Chantal, s'il te plaît, dit Carlo, souriant. Je vais t'appeler un taxi.

Chantal donna un coup sur le comptoir.

— C'est moi qui décide toute seule quand et comment je partirai, cria-t-elle. Tu as compris ?

— Désolé...

— Carlo prend soin de toi, commenta Abbas.

— Maudit soyez-vous tous, cria encore Chantal. Arrêtez de me traiter de cette façon machiste. Si j'avais besoin de votre aide, je vous le dirais. Donne-moi un autre verre en même temps que l'addition.

Carlo lui versa un nouveau verre qu'elle but d'un trait puis elle vérifia l'addition et sortit plusieurs billets qu'elle jeta sur le comptoir. Elle fit un effort visible pour trouver les clefs de sa voiture.

— Je vous demande pardon si j'ai fait l'idiote ce soir, dit-elle. Ils se mirent à rire.

— Mais tu fais toujours l'idiote.

— Nous te pardonnons.

— Bonne nuit, il faut vite aller dormir.

Chantal sourit et fit un geste de la main pour les saluer, puis elle partit en titubant et sortit en faisant battre les vantaux de la porte.

— Pourquoi Chantal s'est-elle excusée auprès de nous mais pas auprès de Carlo ? demanda Tony.

— Je crois qu'elle est en colère contre moi, expliqua Carlo en souriant. Mais je faisais mon travail... Quand un client a trop

bu et qu'il commence à divulguer des secrets qui peuvent lui nuire, le barman doit intervenir.

Anas réfléchit.

— Je crois qu'il y a un problème dans sa vie qui la pousse à boire de cette façon, dit-il.

— Elle est soumise à beaucoup de pressions. La librairie Balzac a perdu beaucoup de clients et Chantal ne gagne plus autant d'argent qu'avant, répondit Carlo.

— Il faut l'appeler dans un moment pour être sûr qu'elle est bien arrivée à la maison, dit Tony.

— Une fois où elle avait beaucoup bu, je l'avais appelée pour m'assurer que tout allait bien et elle m'avait demandé de ne plus jamais recommencer, dit Carlo.

— Carlo, s'il te plaît, s'écria Abbas, une autre tournée pour oublier ce qui s'est passé avec Chantal !

Les membres du Caucus quittèrent les lieux aux environs de trois heures du matin, tandis que Carlo procédait à la fermeture. Il ramassa les bouteilles vides, mit les verres sales dans l'évier où l'employé chargé du nettoyage les laverait le lendemain matin, inscrivit dans le registre du bar la liste des boissons consommées, compta les recettes et les plaça dans un tiroir qu'il referma à clef. Après cela il éteignit les lumières, descendit l'escalier et se dirigea vers l'extérieur. Arabi se précipita pour ouvrir la portière de sa voiture et Carlo le salua en glissant dans sa main un billet que celui-ci embrassa en le remerciant.

Carlo poussa à fond jusqu'à Montazah puis il rebroussa chemin en direction de la gare de Ramleh. L'atmosphère était printanière, un vent frais vivifiant lui fouettait le visage et, satisfait, il se dit que, même si c'était un ancien modèle, sa voiture de sport avait toujours d'excellentes reprises. Il se mit tout à coup à penser qu'il lui serait impossible de vivre ailleurs qu'à Alexandrie. C'est ici qu'il était né. Chaque rue, chaque recoin de cette ville avait été le témoin d'un moment de sa vie et il était très satisfait de son travail chez Artinos. Il prenait plaisir à servir les clients, mais lorsqu'il s'occupait des membres du Caucus, il n'avait pas le sentiment d'être un barman. C'étaient de proches amis qui le considéraient comme l'un des leurs. Il se rappela sa première rencontre avec Artinos. Carlo, qui avait alors moins de dix-huit ans et venait juste de terminer ses études à Don Bosco*, était à la

* Les écoles Don Bosco du Caire et d'Alexandrie, toujours en activité, sont des centres privés de formation professionnelle d'un excellent niveau.

recherche d'un emploi. Georges l'avait regardé avec un mélange de curiosité et d'affection.

— Tu es diplômé de Don Bosco, avait-il dit. Tu peux trouver du travail dans n'importe quel atelier et bien gagner ta vie. Pourquoi veux-tu travailler avec nous ?

— J'aime le travail dans les restaurants et les bars, avait aussitôt répondu Carlo.

— Pourquoi ?

— Pour être au service des gens et les satisfaire.

— Qu'est-ce qui t'intéresse le plus ? Servir les gens ou gagner de l'argent ?

— Franchement, les deux.

Georges Artinos avait ri.

— Tu as déjà travaillé dans un bar ? avait-il demandé.

— Oui, dans le bar de mon père à Camp César.

— Et pourquoi l'as-tu quitté ?

— Mon père est mort et ma mère l'a vendu.

Georges avait hoché la tête d'un air compréhensif. Dès le début, il avait été content de lui et il avait pris à cœur sa formation. Il l'avait d'abord mis au travail à la cuisine.

— Il faut que tu prennes l'escalier par la première marche pour apprendre tous les secrets du métier, lui avait-il dit.

Carlo avait supporté de bon cœur la difficulté du travail à la cuisine. Il passait des heures à éplucher des pommes de terre et à découper des légumes. Il pleurait à chaudes larmes en épluchant les oignons puis l'eau chaude de la vaisselle lui faisait gonfler les doigts. Après des mois de travail assidu, il était passé du grade de marmiton à celui d'aide cuisinier puis, un an plus tard, à celui de cuisinier. Grâce à sa compétence et à ses efforts, il progressait rapidement. Ensuite Georges l'avait fait passer au bar comme assistant de Fabio, un excellent barman italien qui lui avait appris le métier pendant un an, avant de mourir. C'était Carlo qui l'avait alors remplacé.

Carlo n'avait pas oublié les bienfaits de Georges Artinos, qui l'aimait comme un fils et l'invitait souvent chez lui.

— Je mourrai rassuré, pour le restaurant. Lyda et toi, vous savez tout, avait dit Georges à Carlo, une fois où ils prenaient un verre ensemble.

Lorsque Georges avait appris que Carlo cherchait un appartement, il lui avait demandé pourquoi. Carlo lui avait répondu qu'il voulait être près du restaurant.

Georges l'avait regardé d'un air suspicieux.

— Tu habites avec ta mère à Camp César. C'est juste à côté.

— Franchement, je veux vivre seul.

Si Georges le lui avait demandé, Carlo lui aurait parlé de ses problèmes avec sa mère mais, après avoir réfléchi un instant, Georges avait mis fin à la conversation.

— Fais ce que tu veux, mais veille à préserver de bonnes relations avec ta mère.

C'était une autre leçon qu'il avait apprise auprès de Georges Artinos : on doit respecter les particularités des autres et ne pas s'immiscer dans leur vie. Il ne se passait pas un jour sans que Carlo ne se souvienne de celui qui avait été son maître et son bienfaiteur.

Il arriva en voiture au fort de Qait Bey puis repartit dans la direction opposée. Il avait faim et n'avait pas sommeil. En général il ne dormait pas avant l'aube, une habitude liée à son travail nocturne. Il alla à l'hôtel San Giovanni où il retrouva quelques amis avec lesquels il dîna, but et bavarda jusqu'au lever du jour. Lorsqu'il reprit sa voiture pour rentrer, les rues commençaient à s'emplier de passants. Il se dit qu'il allait prendre un bain chaud puis dormir. Il mit sa voiture au garage et se dirigea vers l'entrée de l'immeuble, prit l'ascenseur jusqu'au quatrième étage et là, assise en face de sa porte, Samiha l'attendait.

Chantal était tellement ivre qu'elle avait du mal à conduire. Elle gara sa voiture devant la librairie et monta en titubant jusqu'à son appartement, qui se trouvait au premier étage. Elle mit du temps à introduire la clef dans la serrure, puis elle se jeta sur le canapé. Il fallait qu'elle retrouve ses esprits avant d'accomplir les gestes quotidiens qui précédaient le sommeil. D'abord, elle réchauffait un potage et l'ingurgitait avec lenteur pour se réchauffer l'estomac, puis elle mangeait un yaourt nature (sans sucre ni miel), enfin elle buvait plusieurs verres d'eau. Le lendemain matin, elle avalait à jeun deux cuillérées d'un médicament pour l'estomac qu'Albert, le pharmacien, avait préparé spécialement pour elle, ensuite elle prenait un petit-déjeuner chaud (trois œufs en omelette) puis, au moment du bain, elle laissait sa tête plusieurs minutes sous l'eau chaude de la douche avant d'ingurgiter trois expressos serrés. C'était sa manière efficace de vaincre la terrible migraine qui lui brisait le crâne, les lendemains de beuveries. Malgré cela, quelques traces de son ivresse persistaient jusqu'au soir. Elle avait le visage sombre, se sentait épuisée et ses mains tremblaient légèrement. Est-ce que la jouissance que lui procurait l'alcool méritait tous ces tourments ? Pourquoi Chantal s'enivrait-elle autant, à ses dépens ? Pourquoi ne se contentait-elle pas de boire deux ou trois verres pour parvenir à l'euphorie ? Lorsque vous lui posiez cette question, elle vous jetait un coup d'œil courroucé puis vous disait lentement, en martelant chaque syllabe, comme pour vous transpercer de ses mots :

— Pardon mon cher, je sais que ton rôle de mentor vigilant te procure une grande jouissance, mais je vais te priver de ce plaisir.

Garde tes conseils stupides pour toi. C'est moi toute seule qui décide de ma façon de boire et du moment où je dois m'arrêter.

Cette violence dans sa réponse était son arme de dissuasion mais, au fond d'elle-même, elle était lucide. Il y avait toujours un verre qui marquait la frontière entre la jubilation d'une soirée bien arrosée et les risques d'une ivresse tapageuse. Chantal savait où se trouvait cette frontière, mais elle la franchissait toujours parce que la jubilation ordinaire ne lui suffisait plus. Elle buvait maintenant à la recherche de l'anéantissement complet, de l'obscurcissement de son esprit, en quête du moment où elle cesserait de penser, où s'enténébrerait sa mémoire, où toutes choses lui deviendraient égales. Il lui était facile au début de parvenir à cet état puis, peu à peu, la cible s'était éloignée et Chantal continuait à boire jusqu'à ce qu'elle l'atteigne.

Mais Chantal n'était pas une simple soiffarde. Quoi qu'elle ait pu faire pendant la soirée du Caucus, le lendemain matin à midi, elle redevenait une dame digne, vêtue d'une robe simple et élégante. Son maquillage matinal ne se remarquait presque pas, ses cheveux teints étaient rassemblés en queue de cheval et des lunettes rondes cerclées de noir lui couvraient les yeux. Elle ressemblait alors à une bonne mère de famille ou à une directrice exemplaire. Chantal s'arrêtait d'abord dans sa librairie de la rue Fouad pour superviser la vente des livres et du matériel scolaire, puis elle allait surveiller l'atelier de peinture qu'elle organisait pour les enfants, tous les mardis et tous les jeudis. Elle partait ensuite retrouver ses élèves de l'école Saint-Marc, à qui elle enseignait la langue française. Sa voix un peu rauque à cause des cigarettes s'élevait dans la salle de cours pour expliquer les règles de grammaire et de conjugaison ou pour réciter *Le Corbeau et le Renard*, la fable de La Fontaine.

Pourquoi Chantal avait-elle quitté Paris pour se fixer à Alexandrie ? Toutes les raisons qu'on trouverait ne suffiraient pas à l'expliquer. L'amour d'Alexandrie, comme n'importe quel amour, restait un mystère. La mer, le soleil, la lumière éclatante du jour, le climat tempéré, tout cela avait beaucoup d'attrait, mais de nombreuses autres villes disposaient des mêmes avantages. Alexandrie avait quelque chose de particulier, d'impossible à définir, sinon par sa chaleur humaine. À Alexandrie on n'était jamais seul. Il

était impossible de s'y sentir marginalisé ou rejeté. On pouvait bavarder n'importe quand avec n'importe qui : le garçon du restaurant Saint-Georges ou le marchand de journaux. Tous ces gens se comportaient avec Chantal comme avec une vieille amie. Ils lui faisaient partager leur conception de l'existence, lui parlaient de leur famille et de leurs enfants. Chantal avait pris des cours d'arabe qui lui permettaient d'écrire avec difficulté et de comprendre ce qu'elle entendait, mais les mots arabes boiteux avec lesquels elle leur répondait suscitaient chez ses interlocuteurs un mélange de moquerie et de tendresse, comme s'il s'agissait des premières paroles d'un enfant. Elle aimait beaucoup ces gens simples, pauvres et souriants qui l'accueillaient avec bienveillance.

— Bonjour, madame Chantal. Vous illuminez Alexandrie.

Ils prononçaient Chintal et elle leur répondait dans son arabe approximatif :

— Matin de jasmin, mon brave.

Vingt ans auparavant, Chantal était arrivée à Alexandrie avec son ami Olivier. Elle y avait mis toutes ses économies, Olivier avait complété le financement et ils avaient ouvert la librairie Balzac, qui leur avait procuré un revenu confortable. Chantal s'était rapidement constitué un vaste cercle de relations. Ses rapports avec Olivier étaient excellents... Mais peu à peu tout avait changé. Elle avait découvert que son amoureux avait des penchants homosexuels. Elle l'avait deux fois trouvé avec de jeunes amants. Après plusieurs scènes de ménage et un échange d'accusations, Olivier lui avait dit sur un ton de défi :

— Chantal, je te le dis clairement. J'aime aussi les hommes. C'est ainsi que je suis. Que tu l'acceptes ou que tu le refuses, je ne changerai pas.

Quelques mois plus tard, Olivier décida de rentrer en France. Ils se séparèrent calmement et elle se mit d'accord avec lui pour lui rembourser par mensualités sa part dans la librairie. La vie suivit son cours sans bouleversement mais elle avait perdu Olivier qui, au lit, était un amant exceptionnel. Il traitait son corps avec savoir-faire, tendresse et confiance et il la propulsait au sommet de la jouissance. Elle avait lu par la suite que les personnes bisexuelles, comme elles connaissent les secrets des deux sexes, sont exceptionnellement douées pour l'amour.

En plus de son travail à la librairie, Chantal avait enseigné dans plusieurs écoles avant de se fixer à Saint-Marc. La librairie Balzac organisait des signatures d'auteurs francophones. Chantal les invitait, réservait pour eux une chambre au Continental à Manshia et ensuite elle animait une rencontre à laquelle assistait généralement beaucoup de monde. Après le coup d'État de 1952, cette activité ne fut plus possible, l'invitation d'auteurs étrangers étant devenue une affaire très compliquée soumise à l'accord, après enquête, de plusieurs services de sécurité.

Pour Chantal la période la plus difficile fut l'année 1956. L'Égypte avait été victime d'une agression militaire à laquelle participait la France, ce qui eut pour conséquence une rupture des relations diplomatiques et l'expulsion des Français résidant dans le pays. Chantal, grâce à ses relations de haut niveau, avait obtenu une dérogation.

— Madame Chantal, nous savons que vous êtes une amie de l'Égypte. Ne craignez rien. Si vous avez le moindre souci, adressez-vous directement à moi, lui avait dit le directeur de la sécurité d'Alexandrie dont elle avait le fils pour élève à Saint-Marc.

Pendant ces journées Chantal ferma sa librairie et se tapit chez elle, ne sortant qu'en cas de nécessité. Certaines personnes se montrèrent réservées à son égard et d'autres la traitèrent avec hostilité. Mais en même temps, malgré la situation, de nombreux Alexandrins, parmi les gens simples, redoublèrent de gentillesse. Ils la connaissaient depuis longtemps et ils comprenaient instinctivement qu'elle n'était pas responsable des actes de son gouvernement et que ce n'était pas sa faute si celui-ci avait attaqué l'Égypte. Elle n'oublierait jamais cette preuve du haut degré de civilisation des citoyens de ce pays.

— Les Égyptiens sont pauvres et la plupart n'ont pas un niveau d'éducation élevé mais ils sont intelligents. Le peuple égyptien est un des plus gentils de la terre, il est plein d'humanité et son approche civilisée de la vie se manifeste dans les crises.

C'est cela que Chantal essayait d'expliquer à Anas et à Abbas au cours des soirées du Caucus, mais ces deux-là ne comprenaient pas le peuple égyptien. C'étaient des intellectuels qui se mouvaient dans un monde théorique, loin de la réalité... Toute tentative d'appliquer la démocratie en Égypte était condamnée

à l'échec. Les Égyptiens étaient habitués à se soumettre à un puissant despote qui les opprimait et les protégeait. Tout au long de leur histoire, ils n'avaient connu que le despotisme et ils préféreraient une oppression qui procure la stabilité à une justice qui implique une lutte, source de troubles et de perturbations.

Mais qu'est-ce qui attristait Chantal et l'amenait à noyer ses soucis dans la boisson ?

— Sais-tu que tu as une beauté dramatique ? lui avait un jour demandé Anas.

Elle l'avait regardé avec étonnement.

— Que veux-tu dire ?

— Chez toi la tristesse se mêle à la beauté.

— Comment le sais-tu ?

— Je suis un artiste. Mon travail consiste à lire sur les visages

Anas disait vrai. Elle traversait depuis longtemps une profonde crise. Elle tentait d'en écarter les raisons apparentes pour arriver au cœur du problème. Au fond d'elle-même, aspirait-elle à une famille ? Avait-elle besoin d'un mari et d'enfants ? La réponse était un non catégorique. Elle refusait le système de la famille qu'elle jugeait stupide et arriéré. Quant aux enfants, ils vous apportaient le bonheur au début, mais lorsqu'ils grandissaient ils se comportaient avec froideur et ingratitude. Pourquoi donc Chantal était-elle triste ? Les revenus de sa librairie avaient beaucoup diminué : son problème était-il l'étroitesse de ses moyens ? Elle avait pris l'habitude de l'économie. À l'exception des soirées du Caucis, elle ne dépensait presque rien. Elle s'était accoutumée à manger peu et cela faisait des années qu'elle ne s'achetait pas de nouveaux vêtements. Souffrait-elle de privation sexuelle ? Si elle l'avait voulu elle aurait pu facilement avoir des amants. Elle avait eu, effectivement, de brèves expériences qui, après la jouissance, l'avaient laissée profondément déprimée. Aspirait-elle à revenir à Paris ? Que ferait-elle là-bas ? Elle attendrait la vieillesse ? Elle serait une vieille Parisienne de plus vivant seule dans un étroit studio, élevant des chats pour lui tenir compagnie ? Elle ne trouverait pas à Paris de vrais amis comme les membres du Caucis. Elle boirait tous les soirs, lirait, regarderait la télévision, toujours seule jusqu'au moment de s'endormir, et peut-être jusqu'au moment de mourir sans que les voisins ne s'en aperçoivent avant des jours, à cause de l'odeur. Le 26 mai, elle allait

avoir quarante-six ans, elle vieillissait. Son corps, entre deux âges, se transformait chaque jour. Elle avait le sentiment qu'elle appartenait à une autre époque, que son temps approchait de son terme. Elle était athée et ne croyait pas à l'existence d'une autre vie. La mort serait donc une extinction, un anéantissement, après quoi l'énergie de son corps prendrait une autre forme dans la nature. Elle ne craignait pas la mort, mais elle redoutait la maladie. Elle avait peur de souffrir et de devenir impotente. Elle espérait mourir soudainement, paisiblement, dans la dignité. S'enivrer un soir, aller dormir et ne pas se réveiller. Mourir à Alexandrie, au milieu de ses amis.

Une nouvelle journée commençait.

Il était près de midi et Chantal se préparait à descendre à la librairie. Elle portait un corsage blanc à manches longues et une jupe bleue plissée. Au moment où elle sortait de l'appartement, en se retournant pour fermer la porte à clef, elle eut la stupéfaction d'y découvrir un grand portrait du président Abdel Nasser. Pendant un instant elle garda le regard fixé sur l'image puis elle prit peur. Il lui vint à l'esprit qu'elle ne s'était pas encore remise de son ivresse. Elle se souvenait d'avoir lu dans un article du *Monde* qu'une grande ébriété pouvait causer des hallucinations auditives ou visuelles. Ce portrait de Gamal Abdel Nasser était-il réellement là ou bien s'agissait-il d'une illusion ? Elle hésita un instant avant de tendre la main pour le toucher et en vérifier la texture. Elle le regarda à nouveau. C'était bien Abdel Nasser, debout, qui agitait la main et la regardait comme s'il la surveillait ou la défiait. Chantal resta une longue minute sans savoir ce qu'elle devait faire. Elle jeta un coup d'œil aux portes voisines et n'y trouva rien. C'était donc sur la sienne, précisément, que ce portrait avait été posé. Qui avait fait cela et pourquoi ? Elle ne pouvait pas descendre, commencer sa journée à la librairie et faire comme si rien ne s'était passé. Personne, absolument personne, n'avait le droit de poser un portrait sur sa porte sans son autorisation. Même s'il s'agissait d'une photographie d'Abdel Nasser. Soudain en colère, elle tendit la main vers une extrémité de l'affiche pour l'arracher, mais elle se rendit compte qu'elle y était solidement collée. Elle poussa alors la porte pour rentrer chez elle et se précipita vers le téléphone. Elle feuilleta rapidement son carnet d'adresses à la recherche d'un nom, puis elle souleva l'écouteur et composa un numéro.

En 1915, fuyant les massacres perpétrés par les Ottomans contre les minorités chrétiennes, Dimitri Kazzan avait quitté l'Anatolie pour s'établir à Alexandrie. C'était un jeune commerçant prospère qui était parvenu, sans jamais expliquer comment, à transférer sa fortune, qu'il avait ensuite investie avec un brillant succès dans le commerce du coton. Il lui avait suffi de dix ans pour devenir un des plus grands négociants d'Alexandrie. Il s'était offert un très beau bureau place Manshia, en plus de la villa luxueuse qu'il avait acquise à Moharram Bey. Dimitri avait rencontré Gala chez des amis. Elle lui avait plu, il l'avait épousée et ils avaient eu deux enfants : Philippe, l'aîné, et Tony deux ans plus tard. Voulant leur donner la meilleure éducation, Dimitri les avait inscrits au Victoria College que l'on surnommait l'Eton de l'Orient. En plus des dépenses considérables que cela occasionnait, il lui avait fallu affronter la féroce guerre sentimentale que lui avait déclarée sa femme. Elle l'accusait de la priver de ses deux fils qui allaient être pensionnaires à l'école pendant la plus grande partie de la semaine. Dimitri gérait avec sagesse les poussées de colère de Gala. Il fumait un cigare en silence jusqu'à ce que les cris et les pleurs prennent fin, puis il lui disait calmement :

— Moi aussi, j'aime mes enfants et ça m'attriste qu'ils vivent loin de moi, mais je me raisonne, je ne me laisse pas emporter par mes sentiments. C'est leur intérêt d'aller au Victoria College. Ils y recevront un excellent enseignement et ils y apprendront à se débrouiller tout seuls.

Le vendredi soir, lorsque Tony et Philippe rentraient, leur mère les accueillait comme deux soldats revenant de la guerre :

elle criait, pleurait des larmes de joie, les serrait dans ses bras et demandait au cuisinier de leur préparer toutes sortes de plats appétissants.

L'école révéla la grande différence qu'il y avait entre les deux frères. Tony alliait une grande intelligence à une capacité de travail surprenante, ce qui en fit un élève exceptionnel, tandis que son frère Philippe était un élève ordinaire, que rien ne distinguait de la moyenne. Les félicitations des professeurs et les prix de fin d'année pleuvaient sur Tony, à tel point que Dimitri mit en garde sa femme contre un trop grand engouement pour le génie de son second fils, de crainte que cela n'affecte le moral de l'aîné. Le seul problème de Tony était son poids excessif, qui l'avait fait surnommer Fat Tony par les élèves de son école. Il ingurgitait chaque jour de grandes quantités de chocolat, sous toutes ses formes. Toutes les tentatives de son père pour contrôler cet appétit insatiable échouèrent. Craignant qu'il ne souffre d'un trouble psychologique ou d'une quelconque pathologie glandulaire, il l'emmena chez le docteur Cabis à la gare de Ramleh. Celui-ci ausculta le gros enfant avec soin.

— Monsieur Kazzan, ne craignez rien, dit-il en souriant. Tony est en parfaite santé. C'est vrai que son poids est excessif mais il est en pleine croissance et on ne peut pas lui prescrire de régime alimentaire. Tout ce que je lui demande, c'est de faire régulièrement du sport.

Jusqu'à la fin de ses études au Victoria College, Tony se maintint au même niveau d'excellence et d'obésité. Son père l'envoya ensuite à Oxford tandis qu'il inscrivit Philippe à l'université américaine du Caire. Quatre ans plus tard, Tony rentra avec un diplôme d'économie de la prestigieuse université. Dès lors il sembla avoir deux natures différentes dans un même corps. Tout en ayant acquis le meilleur accent britannique et des manières très aristocratiques, il avait conservé son âme alexandrine joviale et extravertie et passait souvent d'un état à un autre : il commençait à parler aux gens avec cette froideur renfrognée des Anglais puis lui venait à l'esprit un trait d'humour et il en riait aux éclats en faisant tressauter son gros corps.

Après un mois de festivités à l'occasion de son retour triomphal, son père l'invita à déjeuner à l'Automobile Club afin de

pouvoir lui parler en tête à tête. Ils s'assirent à une table à l'extrémité de la jetée royale, entourés de trois côtés par la mer. Ils prirent un appétissant plat de poisson accompagné de deux bières glacées. Ensuite Tony demanda de la mousse au chocolat. Son père qui sirotait un verre de cognac alluma un cigare puis se racla la gorge.

— Tony, tu es mon fils et il faut que je te parle franchement. Je commence à me faire vieux et ne suis plus capable de travailler comme autrefois. Je dois me reposer et vous laisser complètement l'entreprise, à toi et à ton frère. Philippe travaille avec moi depuis deux ans et il a beaucoup appris. Quand vas-tu nous rejoindre ?

Tony avala une dernière cuillerée de mousse au chocolat, puis s'essuya les lèvres et but lentement un verre d'eau glacée. Il ressentait un délicieux bien-être.

— Papa, je te remercie de ta confiance, mais il y a une question que je voudrais aborder avec toi.

Son père le regarda avec attention.

— En fait, je ne suis pas très attiré par le commerce du coton, poursuivit Tony à voix basse.

— Le métier de ton père ne te plaît pas ?

— Au contraire, c'est un métier formidable mais dans lequel je ne me vois pas. Je pense à un autre projet.

— De quoi s'agit-il ?

— Je veux ouvrir une usine de chocolat.

Le père eut besoin d'un long moment pour se faire à cette idée, qu'aussitôt il désapprouva. Tony tenta de reprendre la parole mais son père le coupa avec irritation.

— Si en fin de compte tu devenais un chocolatier, à quoi aurait servi l'argent que j'ai dépensé pour tes études ? Pour une usine de chocolat on n'a pas besoin d'un diplôme d'Oxford. Supposons que j'accepte ton idée erronée, ce n'est pas en Égypte qu'il faudrait la réaliser. Je pourrais comprendre que tu montes une usine en Europe mais toi, tu veux t'installer dans un pays qui n'est pas stable et où, n'importe quand, peut se déclencher une révolution ou une guerre civile. Tu risques de tout perdre. Si l'Égypte sombre dans l'anarchie et que ton métier est dans ta tête et ton argent à l'extérieur, comme moi, tu peux t'en sortir.